



Mathieu Pierloot

SUMMER KIDS



Le livre

Pour Antoine et ses amis, l'été qui commence sépare les années lycée de l'entrée à l'université. Si tous (Mehdi, Hannah, Alice) savent déjà ce qu'ils vont faire, ce n'est pas le cas d'Antoine. En pleine incertitude, y compris familiale – car sa mère a un nouveau compagnon qui ne lui plaît guère –, Antoine broie du noir depuis qu'Hannah et lui ont rompu.

Faute de mieux, entre deux fêtes trop arrosées, il se console dans les bras d'une jolie blonde et accepte un petit boulot dans une maison de retraite. Mais le temps presse, et il faudra bien qu'il décide ce qu'il veut faire de sa vie, avec ou sans Hannah.

L'auteur

[Mathieu Pierloot](#) est un jeune enseignant de Bruxelles qui écrit depuis six ou sept ans. Après s'être illustré dans les BD, le roman et même l'album et le court-métrage, le voici lancé dans le roman jeunesse. S'il apprécie ce genre, c'est qu'il y trouve une exigence littéraire, du point de vue de la forme, au côté d'un choix décomplexé de sujets. Il dit avoir été marqué par des écrivains comme Agnès Desarthe, Marie Desplechin, Malika Ferdjoukh ou encore Louis Sachar.

Mathieu Pierloot

Summer Kids

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*À Marshall Joe,
pour le titre et pour le reste*

*L'auteur a reçu une bourse de soutien à la création
de la Fédération Wallonie-Bruxelles.*

PROLOGUE

Bien avant qu'on s'aime
Tu ne m'aimais plus
Benjamin Biolay

J'étais amoureux d'Hannah avant même de lui avoir adressé la parole. Depuis ce jour, en CM1, où, assis derrière elle, j'avais découvert un grain de beauté dans son cou. Brun, presque noir, tranchant avec la blancheur de sa nuque.

— Tu as vu la nouvelle ? m'avait soufflé Mehdi. On dirait qu'un lapin lui a chié dessus...

Alice nous avait fait signe de la boucler. Sans nous consulter, elle avait déjà décidé qu'Hannah ferait partie de notre bande. Alice décidait de ce genre de choses. Ce jour-là, sans que je m'en rende tout à fait compte, cette crotte de lapin sur la peau diaphane d'Hannah était devenue le centre de mon univers.

Pourtant, le premier garçon qu'elle a embrassé, ce n'était pas moi, mais un abruti avec du gel dans les cheveux, un appareil dentaire et un jean blanc. Il s'appelait Anthony. À quatorze ans, un certain Julian l'avait invitée au cinéma, avait dégrafé son soutien-gorge dans l'obscurité et, m'avait-elle expliqué, « pétri les nichons comme de la pâte à modeler ». Je n'ai jamais compris ce qu'elle lui trouvait, mais quelques jours plus tard, quand ce même Julian avait embrassé « cette salope de Flore Duroy » dans la cour, Hannah avait pleuré longuement dans mes bras.

Et puis, forcément, il y avait eu *la première fois*. Lissandro, dix-neuf ans, rencontré au Club Med d'Agadir. Une relation à distance qui avait duré presque deux ans avant de se terminer banalement, par un autre amour de vacances.

De mon côté, l'appareil dentaire appartenait à Juliette et le soutien-gorge, à Aïcha. Quant au préservatif, c'est avec la tendre Chiara que je l'avais partagé.

Hannah et moi étions amis. C'était une chose établie. Alice et Mehdi connaissaient mes sentiments, mais évitaient soigneusement le sujet. Ils avaient très vite compris qu'il en allait de l'équilibre du groupe. Je ne me suis jamais plaint, même si Mehdi vous dirait certainement le contraire. À mes yeux, il était clair que je n'avais aucune chance avec Hannah. Ce n'était pas le genre de fille qui vous subjuguait par sa beauté, mais elle avait un truc bien à elle dans le regard qui vous retournait le cerveau et vous filait comme un coup de poing dans l'estomac. Les mecs étaient dingues d'Hannah.

Encore aujourd'hui, je n'arrive pas à comprendre qu'elle ait voulu de moi. Quand je lui ai posé la question, elle m'a répondu que c'était la chose la plus débile qu'elle ait jamais entendue. Alors, j'ai essayé de profiter de chaque instant, de chacun des 423 jours pendant lesquels nous avons été ensemble. Est-ce que j'ai foiré des trucs ? Sûrement. Est-ce que j'aurais pu éviter ce qui s'est passé ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, je me rappelle très bien le moment où j'ai compris qu'Hannah n'était plus amoureuse de moi.

On venait de faire l'amour. Dans la chambre d'Hannah, à travers les rideaux bleus, le jour s'apprêtait à poindre. Le même album de Belle & Sebastian tournait en boucle depuis des heures. La fenêtre ouverte laissait entrer une brise tiède et les cris des renards qui éventraient les sacs-poubelle. Son lit était trop petit pour nous deux. Elle prenait toute la place. J'ai embrassé le grain de beauté dans son cou, comme on embrasse une relique, un talisman. J'ai caressé sa joue, laissé glisser mes doigts sur son épaule, ses côtes puis ses hanches, le long de la vergeture pâle qui soulignait la rondeur de sa cuisse, puis j'ai terminé mon périple sur son divin genou. Elle m'a tourné le dos avant de prendre ma main dans la sienne et de la poser sur son sein droit. Elle a embrassé mes doigts un à un. De petits baisers brefs, très tendres. Mais quelque chose n'allait pas. Je le sentais. C'était infime. Minuscule. Quasi imperceptible. Une infrasensation. J'ai demandé : « Ça va ? »

J'aurais dû prendre les devants.

M'épargner l'humiliation.

Tout faire pour ne pas me retrouver, à l'aube, en train de rassembler mes affaires en silence tandis qu'Hannah, assise nue sur le lit, les bras croisés sur la poitrine, regardait fixement devant elle.

J'aurais dû, mais je n'en ai pas eu le courage.

Je crois que j'espérais un revirement, un retournement de situation, un *twist* final.

J'espérais un miracle.

Or le miracle avait déjà eu lieu.
Une fille comme Hannah avec un mec comme moi.
Il était là, le putain de miracle.

J U I L L E T

J'ai triste
J'ai seul
J'ai paumé
Jacno

Passé la porte d'entrée, j'ai reconnu la voix de Jean-Do. Une voix grave, traînante qui donnait l'impression de vous dévoiler un secret millénaire, même si, la plupart du temps, ses propos étaient d'une banalité consternante. Jean-Dominique Trapenard, dit Jean-Do, artiste peintre, professeur de karaté et jules de ma mère. Elle l'avait rencontré six mois auparavant, lors d'une conférence intitulée : «Vivre centenaire grâce à l'aromathérapie ». Elle était revenue avec quatre flacons d'huile essentielle de fenouil et un nouveau mec sous le bras. Les présentations officielles avaient eu lieu trois semaines plus tard dans un restaurant du centre-ville appelé Les Jardins du monde.

— Je compte sur vous pour vous tenir correctement, avait grogné ma mère, comme si mon frère et moi avions l'habitude de manger avec les doigts et de lécher nos assiettes.

Les tables étaient bio, les chaises sans gluten et, sur la carte en papier recyclé, tous les plats contenaient du riz sauvage ou du boulgour équitable. Parfois les deux.

Au bout de vingt minutes d'attente dans une lourde odeur de cumin et un silence de mort (ma mère se rongant les ongles, Louis absorbé par son portable et moi luttant contre une furieuse envie de clope), elle avait poussé un petit cri :

– Il est là !

Nous avions vu apparaître un grand chauve, la cinquantaine bien tassée, portant une chemise en lin terre de Sienne et un bouc poivre et sel. Cette version veggie du vieux beau s'était dirigée vers nous, souriant, puis nous avait tendu une main pleine de bagues.

– Namasté, les gars. Votre mère m'a beaucoup parlé de vous.

– On peut commander, maintenant ? avait demandé Louis sans lever les yeux de son écran.

Maman avait souri bêtement.

– Je prends le riz sauvage aux aubergines, avais-je déclaré, vaguement dégouté, avant de sortir fumer une cigarette sur le trottoir.

*
* *

Jean-Do était agenouillé devant le téléviseur, la télécommande dans une main, le manuel d'utilisation dans l'autre. Depuis qu'il avait pris ses quartiers dans notre appartement, il passait son temps à triturer avec autorité tous nos appareils électroniques. Il avait « réglé » les fonctions du micro-ondes, la minuterie du thermostat, le

radioréveil de ma mère, les données de son smartphone, la ventilation du séchoir et, dans son élan, purgé tous les radiateurs.

– Salut Jean-Do, ai-je lancé en me dirigeant droit vers la cuisine.

– Salutations, mon grand, a-t-il répondu en inclinant vers moi son crâne chauve et luisant.

Penchée sur le plan de travail, ma mère coupait des dés de tofu sur une planche en bois.

– Ce serait bien qu’il fasse l’entretien de la chaudière et qu’il s’occupe du joint de la douche, ai-je dit en jetant un œil sur l’étrange bouillon jaune et huileux qui frémissait dans une casserole.

– Il veut juste rendre service, a-t-elle répondu.

C’était plutôt rare qu’elle laisse un jules investir les lieux de cette façon. Notre appartement était un sanctuaire, une enceinte qu’elle avait bâtie autour de nous trois comme si nous avions besoin d’être protégés du monde extérieur. Peu d’hommes avaient obtenu l’autorisation de passer la porte, et la plupart d’entre eux avaient dû se contenter de poireauter sagement sur le paillason pendant que ma mère finissait de se préparer. Elle ne découchait jamais. Par conséquent, j’ignorais comment elle s’y prenait quand elle avait envie de passer la nuit avec un mec. Si je lui avais posé la question, elle m’aurait sans doute répondu sans détour, mais ce n’était pas le genre d’information que j’avais envie de connaître.

J’ai allumé une cigarette. Elle m’a lancé un regard noir

avant d'ouvrir grand la fenêtre de la cuisine en soupirant. Elle avait arrêté de fumer depuis quatre mois, balayant d'un revers de main vingt-sept années de tabagisme forcené durant lesquelles nos fringues sentaient tellement le tabac que j'ignorais le parfum de notre poudre à lessiver...

– Mets la table, c'est bientôt prêt.

– Je ne dîne pas avec vous.

– Quoi ? Tu pourrais prévenir, quand même !

– Désolé. Je vais à une fête avec Mehdi. On mangera un truc en chemin, ai-je dit en passant mon mégot sous le robinet.

– Ce n'est pas parce que tu es majeur que tu peux tout te permettre, Antoine. Tant que tu vivras ici, les règles resteront valables pour toi aussi. C'est une question de respect...

Louis et moi avions descendu les poubelles, relevé la lunette des toilettes, débarrassé la table et vidé le lave-vaisselle plus souvent qu'à notre tour. On n'était pas irréprochables mais suffisamment bien élevés pour savoir qu'on était de bons garçons. Ma mère n'avait jamais eu besoin de prononcer des mots comme « règles » ou « respect » pour nous éduquer. Notre vie à trois s'était construite sur une suite d'accords tacites, de tâches assumées en silence. Pourtant, depuis quelque temps, j'avais remarqué qu'elle tentait d'asseoir une autorité aussi gratuite qu'absurde. Forcément, je soupçonnais le grand chauve d'y être pour quelque chose.

J'ai ouvert le frigo à la recherche d'un aliment qui aurait un peu de goût. Je commençais à en avoir ma claque du Quorn, des lentilles et du potage aux fèves. Coincé derrière une brique de lait d'amande et un reste de houmous, j'ai trouvé un antique morceau de parmesan tout craquelé.

– Il n'y a plus de yaourts, ai-je dit l'air de rien, il faudrait penser à en racheter aux prochaines courses.

Ma mère a marmonné un truc que j'ai préféré ignorer, et je suis sorti de la cuisine en grignotant mon morceau de fromage.

J'ai frappé à la porte de la chambre de Louis mais je suis entré sans attendre la réponse. J'espérais toujours le surprendre en train de se tirer sur la tige, mais jusqu'ici il fallait reconnaître qu'il était plutôt discret.

– Maman veut que tu mettes la table.

Il était allongé sur sa couette Tintin, une main dans le caleçon, une autre sur le clavier de son ordinateur portable.

– J'ai pas faim, a-t-il marmonné.

Je me suis rappelé le jour où ma mère m'avait annoncé que j'allais avoir un petit frère. Il y avait une telle excitation dans sa voix que je m'étais senti obligé de sourire, de battre des mains et de lui montrer ma joie. À l'époque, je me disais que cette histoire ne durerait pas. Du haut de mes quatre ans, j'étais persuadé que maman finirait tôt ou tard par se débarrasser de cette chose qui braillait sans arrêt, empêchait tout le monde de dormir et n'était

même pas foutue de manger toute seule. Quatorze ans plus tard, j'étais bien obligé d'admettre que je m'étais solidement planté. Non seulement Louis était encore là, mais il emmerdait toujours autant son monde...

– Jean-Do s'attaque aux réglages de la télévision, ai-je dit.

– Tant qu'il ne bousille pas le Wi-Fi..., a répondu Louis.

Depuis le début des vacances, il passait tout son temps dans sa chambre, rideaux tirés, à jouer à des jeux en ligne ou à regarder des vidéos sur son portable.

– T'as remarqué que maman n'achète plus de yaourts ?

– Jean-Do dit que le lait de vache, c'est pour les veaux.

– Elle n'a qu'à en prendre au lait maternel.

Louis a levé les yeux de son téléphone en fronçant les sourcils.

– Ça existe ?

Je me suis contenté de sourire avant de refermer la porte derrière moi. Je l'imaginais déjà taper « yaourt au lait maternel » dans son moteur de recherche. Quand il était petit, j'arrivais à lui faire avaler à peu près n'importe quoi. Un jour, je lui avais raconté que mon père et le sien étaient frères, si bien qu'en réalité on était plutôt cousins. Il avait répété toute l'histoire en classe et ma mère avait bien failli se retrouver avec les services sociaux sur le dos. En grandissant, sa naïveté avait progressivement disparu pour laisser place à une méfiance prudente envers la

moindre de mes paroles. Mais de temps en temps, en le prenant par surprise, je parvenais encore à lui faire baisser la garde.

Une fois dans ma chambre, j'ai scruté un instant mon morceau de parmesan avant de le laisser tomber dans la poubelle. Il me restait deux heures à tuer avant de rejoindre Mehdi chez lui. Je me suis allongé sur mon lit en essayant de toutes mes forces de ne pas penser à Hannah.

Je n'arrêtais pas de penser à elle. Il ne se passait pas une heure sans que je me demande où elle était, ce qu'elle faisait, combien de connards étaient déjà en train de lui tourner autour. La semaine qui avait suivi la remise des diplômes, j'avais vécu en apnée, titubant entre la souffrance et la tristesse aveugle dans laquelle m'avait plongé ma rupture avec Hannah. J'avais bu des hectolitres d'alcool, fumé mon poids en cigarettes et consommé quelques drogues dont la plupart m'étaient inconnues jusque-là. Il m'était arrivé de pleurer et de vomir en même temps, et de penser par moments que ma vie entière pouvait se résumer à ces deux activités. Je me réveillais avec des maux de crâne ahurissants, les draps tire-bouchonnés, trempés de sueur, le cerveau essoré et la langue en polystyrène. Un tunnel de six jours et cinq nuits, durant lesquels je n'étais pas parvenu à oublier Hannah ne fût-ce que quelques secondes.

Pour ne rien arranger, c'était un été capricieux. Il faisait une chaleur moite, étouffante, qui faisait aboyer les

chiens et pleurer les bébés. Un ciel plombé pendait en permanence au-dessus de nos têtes, menaçant longtemps avant d'éclater en orages soudains et violents. Le soir, la chaleur devenait carrément suffocante. Les gens veillaient tard, attendant que la pluie tombe pour pouvoir enfin dormir un peu. J'avais l'impression que la Belgique tout entière se liquéfiait. Les journaux disaient que c'était le pire mois de juillet depuis des lustres, mais au fond c'était la même chose chaque été. Ça faisait des années que la neige en décembre et le soleil en juillet étaient devenus des fantasmes entretenus par une nostalgie imbécile...

*
* *

Mehdi et ses parents habitaient au-dessus du garage familial. Arrivé d'Algérie, son père avait commencé par laver des voitures dans un car-wash. En travaillant trente-cinq heures par jour pendant la moitié de sa vie, il avait finalement réussi à se payer un local assez grand pour entreposer quelques voitures, un élévateur d'occasion, sa femme et ses deux fils. J'avais beau le connaître depuis que j'étais gamin, je ne me rappelais pas l'avoir vu sourire plus de deux ou trois fois.

À l'intérieur, la température était à peine supportable. J'ai longé des colonnes de pneus orphelins, des carrosseries en vrac et trois scooters désossés avant de tomber sur une paire de tongs dépassant d'une vieille Opel Corsa.

— Tu fais des heures sup', Nordine ?

– Il faut bien que des gens travaillent, Toni. C’est pas avec des glandeurs dans ton genre qu’on va redresser ce pays...

Nordine était le grand frère de Mehdi et, par extension, un peu le mien aussi. Nous faisons semblant de nous détester depuis toujours.

J’ai grimpé l’escalier qui menait à l’appartement et j’ai poussé la porte d’entrée. Le téléviseur hurlait. Le père de Mehdi était assis sur le canapé, bien droit. Sans quitter l’écran des yeux, il a posé une main sur mon avant-bras et l’a serré doucement. Une légère pression qui disait : « Comment vas-tu, Antoine ? Et ta mère, ça va ? Qu’Allah vous bénisse, mon fils. »

Tout ça sans un mot, juste avec sa main.

Assise à la table de la cuisine, la mère de Mehdi faisait ses mots croisés. Je me suis penché vers elle pour embrasser sa longue chevelure dont le noir absolu défiait le temps.

– Tu as faim ? m’a-t-elle demandé par-dessus ses lunettes.

– Non, merci, *Oummi*.

Elle a soupiré :

– Regarde-toi, *meskin*, tu es tellement maigre que tu vas disparaître !

– Mehdi est prêt ?

– Une heure qu’il est dans la salle de bains ! Il est encore plus coquet que moi, Toni ! Assieds-toi, m’a-t-elle ordonné en se levant.

Elle a posé une assiette de dattes devant moi. Je savais qu'elle resterait plantée là tant que je n'en aurais pas avalé quelques-unes.

– C'est bien, a-t-elle murmuré, en me regardant manger, c'est bien...

À l'époque où la vie à la maison était un peu compliquée, *Oummi* nous ramenait de l'école, Mehdi et moi, nous préparait le goûter et nous faisait faire nos devoirs. Souvent, elle passait sa main dans mes cheveux, aussi clairs et fins que ceux de Mehdi étaient sombres et épais, et elle murmurait :

– On dirait deux frères...

Un quart d'heure et une bonne dizaine de dattes plus tard, Mehdi est apparu dans le salon vêtu d'un T-shirt gris clair, d'un pantalon noir et d'une paire de tennis d'un blanc immaculé qu'il portait sans chaussettes. Il avait ramené ses longs cheveux en *bun* serré sur le dessus de son crâne. Sa barbe faussement négligée parachevait un look à la fois décontracté et parfaitement étudié. Comme d'habitude, cette ordure puait le sexe facile et les conquêtes à la chaîne.

Il m'a détaillé de la tête aux pieds en soupirant :

– Putain, Toni, ne me dis pas que c'est ce que tu as de mieux dans ta garde-robe... On dirait un punk fringué pour un entretien d'embauche.

Je me trouvais dans une période trouble où je me cherchais, tant du point de vue vestimentaire que du point de vue capillaire. Ce soir-là, après une brève inspec-

tion de ma penderie, j'avais opté pour une chemise chiffonnée, un jean à la propreté douteuse et des Doc Martens fatiguées. Niveau coiffure, on était dans le flou total, plus proche du bobtail que de l'*Homo erectus*.

– Rappelle-toi comme il était laid quand il était petit ! m'a chuchoté *Oummi*.

– J'étais un papillon dans sa chrysalide, a rétorqué Mehdi.

– Je lui enfonçais la casquette de Nordine sur la tête pour cacher ses oreilles et son grand front !

Je m'en souvenais. Tout comme je me souvenais de l'été durant lequel Mehdi avait pris dix centimètres et plusieurs kilos de muscles, et où je m'étais retrouvé sans m'en rendre compte dans la peau du faire-valoir.

– Je ne vais pas te laisser sortir comme ça, a décrété Mehdi avant de disparaître dans sa chambre et de revenir quelques secondes plus tard avec un veston noir.

– Il est trop grand, ai-je protesté.

– Arrête de geindre et enfile-le.

Les manches trop longues et les épaules trop larges me donnaient l'air encore plus maigre que je ne l'étais. Ma transformation physique n'avait pas tout à fait suivi la même trajectoire que celle de mon meilleur ami. La petite chose fragile et plutôt mignonne que j'étais enfant s'était sournoisement muée en un enchevêtrement de membres malingres et osseux. Rajoutez à cela une bonne myopie et vous aviez devant vous le parfait exemple du mec qui n'a pas la moindre idée de ce qu'il doit faire de

son corps. Afin de ne pas rester puceau toute ma vie, j'avais très tôt choisi de tout miser sur les armes des moches : l'humour, la repartie et la culture.

– C'est désespérant, a murmuré Mehdi en observant ma dague.

Oummi avait repris ses mots croisés et nous regardait en souriant.

– Moi, a-t-elle dit, je vous trouve très beaux tous les deux.

Mehdi a ricané ostensiblement.

– Sois un peu gentil avec Toni, *qabih* ! s'est-elle exclamée. Tu ne vois pas qu'il est malheureux ?

– Justement, s'est écrié Mehdi, j'essaie de l'aider !

– Je vais très bien, ai-je menti. Maintenant, ce serait bien qu'on bouge. Je te rappelle qu'on doit encore passer prendre Alice.

En repassant devant la Corsa rouillée, Nordine nous a lancé :

– Bonne soirée, les pédés !

– Qu'Allah pardonne maman de t'avoir mis au monde, a répondu Mehdi.

Ils étaient cons, ces deux-là.

Surtout que Nordine était gay et qu'Allah s'en foutait.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM +

En grève !

© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : août 2018

ISBN 978-2-211-30015-5